

LINGUE E CULTURE

Languages and Cultures – Langues et Cultures

Federica Locatelli



Une figure de l'expansion

La périphrase chez Charles Baudelaire

LINGUE E CULTURE

Languages and Cultures – Langues et Cultures

Federica Locatelli



Une figure de l'expansion

La périphrase chez Charles Baudelaire

Introduction

Comme l'a souligné Claude Pichois en 1969 lors de son recensement des études baudelairiennes, «de tous les domaines, celui qui a été le plus négligé est, sans doute aucun, l'étude de la langue [...] et du style, ou des styles, qu'il a su créer»¹. Cependant, c'est bien d'un nouveau style, d'une approche moderne de la langue qu'il est question dans les plus récentes études de Michel Deguy et dans les notes manuscrites, publiées en 2011, d'Émile Benveniste. Ces analyses ont mis Baudelaire au cœur de l'actualité linguistique en montrant que l'innovation langagière doit être conçue comme la voie royale pour comprendre en profondeur la poétique baudelairienne. Notre objectif est donc de réfléchir sur l'exploitation des ressources rhétoriques et prosodiques dans le recueil des *Fleurs du Mal* pour suivre la voie tracée par le poète vers une ontologie du langage².

Charles Baudelaire a en effet bouleversé le statut de certaines figures de rhétorique, «tyrannies inventées arbitrairement», pour en faire «une collection de règles réclamées par l'organisation même de l'être spirituel»³ (*Salon de 1859*), les instruments et la matière de la quête poétique. C'est le cas de la figure périphrastique sur laquelle nous focaliserons notre analyse, dont le mouvement de détour et d'approximation autour du mot propre manifeste l'attitude de la poésie vers l'expression du Sens.

La 'suggestion' langagière, chère au Symbolisme, privilégie cette figure de la rhétorique ancienne qui, au lieu de clôturer le sens dans un mot monolithique, en favorise la circulation et traduit en langage le nouvel

1 C. PICHOSIS, R. KOPP, *Les Années Baudelaire. Études baudelairiennes I*, Neuchâtel, La Baconnière, 1969, p. 161.

2 Comme l'écrit Michele Prandi, «en tant qu'instrument de création conceptuelle et de maîtrise symbolique du monde, la langue en action est fonctionnellement inséparable d'une ontologie. [...] Si la langue est un premier lieu un système de catégories formelles de l'expression et du contenu partagé par une communauté linguistique, l'ontologie est un système de catégories conceptuelles structurellement indépendantes d'une langue donnée, une image exhaustive du monde partagée», M. PRANDI, *Grammaire philosophique des tropes. Mise en forme linguistique et interprétation discursive des conflits conceptuels*, Paris, Minuit, 1992, p. 38.

3 *Le Poème du hachisch, Les Paradis artificiels, OC I*, p. 431.

objet de la poésie baudelairienne, ce ‘je-ne-sais-quoi’, placé en exergue à cet ouvrage, qui échappe à toutes les définitions linguistiques et conceptuelles. Sous la plume de Baudelaire la périphrase change de statut : oubliant sa définition de tour précieux et ornemental, elle devient le trope de l’‘indicible’, l’instrument de la poésie par excellence, dont elle sert la nécessité de se confronter au sens même du langage et à sa possibilité de franchir les confins de l’invisible.

Chercher le sens de l’écriture, et un sens par l’écriture, telle est notoirement la visée poétique de Charles Baudelaire : mais la recherche du Sens et ce mouvement à la fois obstiné et sinueux ne sont-ils pas l’essence même de toute poésie, qui, depuis des temps immémoriaux, tantôt offre des réponses et tantôt se heurte à des apories insolubles ? Telle est la grande Question qui demeurera à la base de nos réflexions. Aucune réponse définitive ne sera fournie, car, comme l’écrit André Breton, la Poésie c’est la «cage au sens et sa porte ouverte»⁴.

Cette déclaration recèle ainsi le cœur de l’‘esthétique’ symboliste. Selon Baudelaire, Rimbaud ou Mallarmé, le langage, au sens propre, est le *médium* et le *locus* dans lequel se dégage l’activité herméneutique du Sens⁵. Les poèmes qui composent *Les Fleurs du Mal* sont ainsi à retenir comme des architectures phrastiques à l’intérieur desquelles la construction syntagmatique de la périphrase, se réalisant par l’agencement des termes divers afin d’aboutir à un mot ‘total’, unique, pour le dire avec Mallarmé⁶, contribue à dévoiler l’essence de la Poésie.

En vue d’offrir une définition satisfaisante du rôle de la périphrase dans l’économie poétique des *Fleurs du Mal*, nous nous proposons de conduire une étude en trois étapes : la première consistera en un encadrement historico-littéraire, où le trope en question nous servira de tête de pont pour redéfinir la question du langage dans la genèse du Symbolisme : la double crise, du langage et de la littérature, trouve en effet dans la périphrase à la fois un terrain d’exercice et un terrain de résolution. La deuxième partie, d’ordre méthodologique, visera à définir la périphrase sur

4 Il s’agit notoirement du titre d’un poème écrit par André Breton entre 1931 et 1935.

5 Voir *L’esprit et le style de M. Villemain, OC II*, p. 197 ; A. RIMBAUD, *Lettre à Paul Demeny*, 15 mai 1871, in *Œuvres complètes*, A. Guyaux (éd.), Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2009, p. 346.

6 Y. BONNEFOY, *Introduction à A. RIMBAUD, Poesie e prose*, D. Grange Fiori (éd.), Milano, Mondadori, 1975, p. 68.

la base des présupposés qui fondent le langage de la suggestion symboliste. Dans la troisième étape enfin, nous entrerons dans le vif de l'analyse, en observant le fonctionnement de la figure dans le *corpus* des *Fleurs du Mal* suivant trois modes différents : l'individualité, la spatialité, la temporalité. Les cinq chapitres sont liés par l'isotopie de 'l'expansion', qui donne son titre à l'ouvrage, en tant que question cruciale dans la définition du trope et dans l'univers poétique baudelairien⁷.

Après avoir introduit la notion de 'langage de l'expansion' chez Charles Baudelaire, nous examinerons la périphrase en tant que 'figure de l'expansion' du point de vue de sa configuration rhétorique, sémantique et syntaxique, et nous la mettrons en relation avec l'ambition baudelairienne d'étendre le fini vers l'Infini, de prolonger et de dilater ce qui paraît individuel et limité dans l'espace et dans le temps. Configuration rhétorique fondée sur l'expansion, la périphrase apparaît en effet comme la stratégie expressive privilégiée pour exprimer le désir de vastitude qui accompagne le voyageur baudelairien dans son exploration du réel et du fond de la Poésie, «l'univers égal à son vaste appétit»⁸.

Trois annexes clôturent le volume et intègrent les réflexions avancées dans la partie analytique : elles concernent l'aspect linguistique de l'œuvre poétique symboliste, la catégorie du nom propre et sa fréquence dans le recueil baudelairien, ainsi que le rapport entre la périphrase et la catégorie sémantique de la synonymie.

Un tel parcours présuppose que l'on reconsidère le statut d'ornement stylistique traditionnellement conféré à la périphrase, pour offrir une interprétation plus exhaustive de ce trope en tant que «configuration rhétorique»⁹, engageant les différentes stratifications du texte et traduisant le rapport de l'artiste au réel. Par les préoccupations esthétiques propres au contexte culturel de production et de réception, les réalisations littéraires des figures rhétoriques dépassent, en effet, les paradigmes rigides. Elles se présentent toujours comme des créations nouvelles traduisant l'emprise du poète sur le monde, une nouvelle attitude humaine autant que langagière. Il s'ensuit que l'usage que Baudelaire fait de la périphrase en mute le

7 Nous renvoyons à M. NØJGAARD, *Élévation et expansion : les deux dimensions de Baudelaire*, Études romanes de l'Université d'Odense, 1973.

8 *Le Voyage*, in *FdM, OC I*, p. 129, v. 2.

9 J. GARDES TAMINE, *Pour une nouvelle théorie des figures*, Paris, PUF, 2011, p. 124–142.

statut, tout en l'enrichissant de significations nouvelles qui répondent à la nouvelle esthétique symboliste.

Autrefois ornement du discours au service de la bienséance, comme tel discrédité au cours de l'histoire littéraire, le trope de la périphrase devient l'une des formes propres à l'achèvement et à l'appréhension de la Poésie moderne. Nous montrerons comment chaque passage du terme propre à l'expression figurée témoigne d'un effort expressif et herméneutique¹⁰, la périphrase devenant révélatrice d'une manière originale de percevoir la réalité et de s'y situer, d'une volonté indomptable de trouver une formule personnelle pour l'exprimer.

*

Proust écrit que chaque grand artiste donne naissance, par son style, à un monde nouveau, mais aussi qu'il faut détruire avant de pouvoir créer¹¹. L'effort baudelairien ne relève pas d'une volonté délibérée de destruction du langage courant, et encore moins d'une résignation passive à son insuffisance¹². Il exprime plutôt un travail de questionnement tenace de l'arbitraire du signe, une tentative nouvelle et intime d'exprimer, d'observer et de comprendre la réalité au moyen de la poésie.

Le secret que Baudelaire voulait nous livrer, sa vision de la réalité, dépasse les frontières du 'langage de la communication', les «mots de la tribu»¹³ comme les désignait Mallarmé avec mépris. Comme un artisan savant, notre poète a travaillé ces matériaux bruts pour créer son propre langage, souple, polysémique, fait de «pierreries qui s'allument de reflets réciproques»¹⁴.

Dans cette refonte du langage poétique, la périphrase est appelée à jouer un rôle majeur, à suggérer l'existence de l'Infini, ce que la poésie baudelairienne a insatiablement recherché jusqu'au dernier mot proféré.

10 Voir à ce propos, l'article de J.-C. CAVALLIN, «Collusion et double référence dans les *Fleurs du Mal*», CAVALLIN J.-C., J.-D. MAZARÉ, *Le Mot propre et la périphrase. Du tour précieux à l'objet « tu »*, Paris, Garnier, 2014, p. 283–302.

11 M. PROUST, *Le Côté de Guermantes, À la Recherche du temps perdu*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1988, t. II, p. 623.

12 É. BENVENISTE, *Baudelaire*, p. 444.

13 S. MALLARMÉ, *Le Tombeau d'Edgar Poe*, in *Œuvres complètes*, B. Marchal (éd.), Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 2003, t. II, p. 727.

14 S. MALLARMÉ, *Crise de vers*, in *Œuvres complètes II*, p. 211.